

Pouvoir du langage et statut des mots dans « là où il fait si clair en moi » de tanella boni

YEO Zié Seydou

Maître-assistant

Département de philosophie

Université Félix Houphouët-Boigny – Abidjan / Côte d'Ivoire

yzseydou@gmail.com

Résumé

Toute la révolution accomplie par le dernier tournant linguistique dans le domaine de la philosophie du langage, consiste à révéler le caractère non plus seulement signifiant et représentatif du langage, mais son caractère essentiellement actif. On y comprend que le langage a des pouvoirs car les mots doivent être pris comme des actes de langage. Un acte de langage est un moyen mis en œuvre par un locuteur pour agir sur son environnement par ses mots. C'est pourquoi toute théorie du langage est une théorie de l'action. Pourquoi et comment cerner les pouvoirs du langage et le statut des mots chez la philosophe et écrivaine Tanella BONI ? Cette contribution est l'exposé d'une lecture de son œuvre « Là où il fait si clair en moi ». Dans un style qui lui est propre, l'écrivaine et philosophe se sert de cette œuvre comme une occasion pour insister sur les pouvoirs du langage et ce que l'on peut faire avec les mots. On peut y cerner avec elle que le dire est un faire.

Mots clés : Acte de langage, action, pouvoir, mots,

Abstract

All the revolution achieved by the last linguistic turning in the field of the philosophy of the language, consists in either only revealing the character meaning and representative of the language, but its primarily active character. It is understood there that the language has capacities because the words must be taken as acts of language. An act of language is a means implemented by a speaker to act on his environment by its words. This is why any theory of the language is a theory of the action. Why and how to encircle the capacities of the language and the statute of the words at the philosopher and écrivaine Tanella PROFIT? This contribution is the talk of a reading of its work "Where it makes so clearly in me ". In a style which is clean for him, the the writer and philosopher are useful themselves of this work like an occasion to insist on the capacities of the language and what one can make with the words. One can encircle there with it that the statement is one to make.

Key words : Act of language, action, capacity, words,

Introduction

Qu'Est-ce qu'être philosophe ? A cette question l'on pourrait répondre qu'en France entre 1880 et 1949 que c'est d'abord et avant tout porter une barbe nous dit Annabelle Bonnet (2022¹³⁶) , sociologue et philosophe française dans un ouvrage tout frais qui vient de paraître : « La barbe ne fait pas le philosophe » Editions CNRS. On peut y lire avec elle que Plutarque défiait déjà à l'antiquité quiconque mesurait la sagesse du penseur à la longueur de sa barbe. Mêlant, combats individuels et collectifs, cette enquête novatrice révèle un pan de l'histoire des femmes au 19^e et 20^e siècle et fait ressortir une galerie de femmes philosophes qui s'affirment en dépit des obstacles : De Julie Favre à Simone de Beauvoir en passant par Yvonne Picard, Simone Weil, les femmes ont toujours occupé une part active dans la pensée en France. Que de chemin accompli par l'esprit féminin. Cette réalité, la Cote d'Ivoire l'a connue, l'UFHB (Université Félix Houphouët Boigny) en a été témoins avec une pionnière, j'ai nommé Pr TANELLA BONI. Elle a su remettre en cause cet avertissement du gardien du temple VICTOR COUSIN dans la première moitié du 19^e siècle qui déclarait : « Femme être incomplet et condamné à une éternelle enfance tu prétends t'élever à la philosophie, tu n'es pas animé par le même esprit que l'homme. Il n'est donné qu'à lui de contempler la vérité. (Annabelle Bonnet, 2022¹³⁷)

Elle n'a pas regardé à sa condition de femme pour s'engager dans un monde masculin ou elle a su s'imposer et prendre toute la place qui lui revient. Nous en voulons pour preuve la kyrielle d'œuvre qu'elle a savamment développée. Et c'est justement dans cette immense œuvre par elle orchestrée que nous nous sommes intéressés à l'un de ses ouvrages qui met en avant une réalité que dépeint la philosophie analytique du langage.

En effet, toute la révolution accomplie par le dernier tournant linguistique dans le domaine de la philosophie du langage, consiste à révéler le caractère non plus seulement signifiant et représentatif du langage, mais son caractère essentiellement actif. On y comprend que

¹³⁶p.23 .

¹³⁷p.31

le langage a des pouvoirs car les mots doivent être pris comme des actes de langage. C'est pourquoi toute théorie du langage est une théorie de l'action. Pourquoi et comment cerner les pouvoirs du langage et le statut des mots chez la philosophe et écrivaine Tanella BONI ? Cette réflexion a pour principal objectif de cerner le pouvoir des mots au prisme de la réflexion menée par Tanella BONI dans son œuvre « *Là où il fait si clair en moi* ».

Deux objectifs secondaires se dégagent. D'une part, il s'agit de montrer que dans un style qui lui est propre, l'écrivaine et philosophe se sert de cette œuvre comme une occasion pour insister sur les pouvoirs du langage. D'autre part, il s'agit de cerner avec elle ce que l'on peut faire avec les mots. Dit en d'autres termes, comment le dire est - il un faire.

C'est ainsi qu'à travers une approche analytique, le développement qui va suivre s'articulera autour de trois axes : d'abord nous exposerons la condition féminine dans l'histoire de la philosophie ; ensuite nous présenterons la théorie des actes de langage et enfin nous soulignerons l'idée d'une argumentation performative dans « *Là où il fait si clair en moi* ».

1-Philosophie et condition féminine

Parler de philosophie et condition féminine, c'est tourner son regard dans le sens d'une idée selon laquelle la philosophie serait la source même du féminisme. A tout crin d'ailleurs, l'ensemble des communications d'un colloque hommage à TANELLA BONI l'a présenté sous le triptyque suivant : TANELLA Boni : l'universitaire, la féministe, la citoyenne du monde. C'est pourquoi il nous paraît opportun ici de nous interroger si le féminisme ne serait-il pas le destin même de la philosophie ?

Pour répondre à une telle préoccupation, il convient de nous inspirer du modèle qu'est TANELLA Boni pour jeter un regard rétrospectif dans la première période de l'histoire de la philosophie, notamment l'antiquité. En effet, pour comprendre le fondement du féminisme, qui n'apparaît comme tel qu'au XIXe siècle, il faut scruter la période antique de la philosophie. Il en ressort que le féminisme n'est pas né " ex-nihilo " . Il procède d'une longue histoire de pensées qui lui donne

tout son sens. Il en est ainsi des femmes philosophes de l'antiquité, qui de par leur simple présence, rendent plus qu'ostentatoire la condition féminine. Nous en voulons pour preuve, le philosophe antique Platon avec qui la femme intègre le processus d'élaboration de la cité idéale notamment à travers un projet éducatif. Lequel projet n'exclut guère la femme, car l'enjeu n'est rien d'autre que la capacité intellectuelle de l'individu et non sa détermination biologiquement sexuée. Djibril Samb ne dit pas le contraire lorsqu'il écrit ceci "on ne le sait pas assez , mais l'histoire de la philosophie nous a légué , singulièrement pour la philosophie antique , toute une lignée de femme parmi les philosophes" (Djibril Samb, 2017¹³⁸,) .Dans la logique de cette perspective , dirions nous que Régine Piétra souscrit à cette conviction en énumérant près d'une cinquantaine de femmes philosophes reconnues comme telle , mais que l'enseignement de la philosophie semble oblitérer sciemment. Ce qui pourrait infirmer le principe selon lequel la philosophie est éminemment une démarche masculine. Pour s'en convaincre, il suffit de se référer à la remarquable présentation de femmes philosophes faite par Régine Piétra (1997). Parmi elles, "Aspasie De Milet, Diotime de Mantinée et quelques femmes ayant intégré les cercles de pensée pythagoriciens, comme Théano son épouse ou Myra sa fille." (Régine Piétra 1997¹³⁹).Il faut dire que le contexte de l'époque ne s'y prêtait pas réellement, mais leur persévérance a permis de les identifier comme femmes philosophes.

En outre, force est de noter que toujours à l'époque antique, Pythagore est de ceux qui se sont illustrés par leur attitude audacieuse à l'égard de la femme, victime de discrimination au sein de la société grecque antique. Sa disposition à accepter la présence et la participation des femmes à tous les niveaux d'activités de sa communauté est révélatrice de l'esprit d'ouverture du pythagorisme. Si l'on en croit Pierre Hadot, celui-ci a fortement influencé Platon. Il écrit: « L'originalité de Platon consistait dans le fait qu'il avait réalisé une Synthèse entre Socrate (...) et le pythagorisme(...)».Il est indiscutable que Platon a connu des Pythagoriciens » (Hadot, 1995¹⁴⁰).On peut ici remarquer qu'un tel ascendant est perceptible dans le statut qu'il accorde à la femme dans

¹³⁸p.119

¹³⁹p.19

¹⁴⁰pp.95-96

sa réflexion sur la cité, son organisation humaine, engageant aussi bien l'homme que la femme. Par exemple, Régine Piétra souligne le rôle important de Théano, qui aurait même pris la direction de l'école pythagoricienne à la mort de Pythagore. Parlant des femmes de l'antiquité gréco-romaine, elle écrit que « d'autres ont pris, à la mort du maître, sa succession : ce fut le cas de Théano, promue à la tête de l'école pythagoricienne » (Piétra, 1997¹⁴¹). Cette promotion vaut son pesant d'or comme valeur d'insertion dans un domaine généralement réservé aux hommes, qu'est la philosophie. Ainsi dirions nous que Pythagore constitue en somme, une étape importante dans l'histoire du statut dont bénéficiera la femme dans la philosophie de Platon. Il opère par sa philosophie, un dépassement remarquable et tonitruant de la division des activités, mettant en présence les hommes responsables de la gestion des affaires de la cité et les femmes reléguées à celles domestiques.

Dans la même dynamique, il convient de noter que Socrate s'inscrit dans le prolongement du pythagorisme, ne serait-ce que par son ingéniosité à s'interroger, à interroger l'autre tout en mettant en œuvre une philosophie du dialogue impliquant hommes et femmes avec une égale dextérité. C'est justement lui qui, à travers l'immense œuvre de Platon met en exergue les rapports qu'il tisse avec Diotime de Mantinée dans *Le Banquet* et avec, Aspasia de Milet dans *Menèxème*. Ces femmes étaient littéralement "habitées" par la philosophie et ne s'en cachaient nullement. Régine Piétra écrit à cet effet « d'autres encore ont joué le rôle quelquefois légendaire d'initiatrices : ainsi Diotime et Aspasia auprès de Socrate par exemple » (Régine Piétra, 1997¹⁴²). Diotime représente l'image d'une femme "savante" et prompte à partager son savoir. Socrate lui-même dit de Diotime, prophétesse prêtresses de Mantinée ceci : « C'est elle qui m'a instruit sur l'amour et ce sont ses paroles que je vais essayer de vous rapporter » (Platon, 1964¹⁴³). Elle est omniprésente audit banquet bien que physiquement absente. Socrate bouscule ainsi les habitudes en

¹⁴¹ pp.7-8

¹⁴²p.7-8

¹⁴³.201.d

précisant qu'il ne fait que rapporter le discours d'une femme. Diotime de Mantinée en l'occurrence, dans un banquet d'hommes.

Pour Françoise Collin, Evelyne Pisier et Eleni Varikas, (2011 ¹⁴⁴) « Diotime est d'ailleurs l'incarnation de la sagesse et Socrate affirme avoir beaucoup à en apprendre ». En somme la figure de Diotime est la ferme représentation non figée de la sagesse. Qu'elle l'enseigne à Socrate lui-même au summum de la recherche de la sagesse, constitue une prouesse que même les hommes de l'époque ne pouvaient aisément remplir. En outre, à l'instar de Diotime, Socrate présente également Aspasia, comme celle qui lui apprend l'art du discours. Dans Ménexène, Socrate, parlant d'elle au personnage éponyme, dit qu'il a « pour maîtresse d'éloquence, Aspasia » (Platon , 1967 ¹⁴⁵). A la fois femme et étrangère, celle-ci brille par sa grande intelligence, sa remarquable éloquence et sa rhétorique. Elle a la réputation d'être non seulement savante, mais aussi fine pédagogue. Socrate n'a de cesse de valoriser ce personnage féminin, en évoquant sa propre capacité à prononcer une oraison funèbre lorsqu'il déclare : « Il n'a pas à s'étonner Ménexène, que j' en sois moi aussi capable, moi qui ai justement pour maître une femme qui ne manque pas de valeur dans l'art oratoire et qui a formé beaucoup d'excellents orateurs et en particulier un qui est le premier de la Grèce, Périclès, fils de Xanthippe » (Platon, 1967 ¹⁴⁶). Elle fut celle qui assura la formation dans l'art oratoire de personnages aussi célèbre que Socrate et Périclès, homme d'Etat athénien influent.

A ce stade de notre analyse, il convient de préciser que ces femmes philosophes, n'ont pas réellement porté un idéal féministe en tant que tel, en termes de luttes de revendication, mais elles ont à leur façon et ce à la dimension de l'époque, porté haut la voix de la femme. Le statut respectable qui était le leur, leur perspicacité, leur dextérité, signes de leur pleine place dans la philosophie, n'est pas étrangère à une certaine promotion de la cause féminine. Cela a contribué à lui ouvrir la porte, avec Platon d'une éducation commune avec l'homme et a permis qu'elle puisse prétendre à la gestion de la cité. De cette façon, elles ont

¹⁴⁴ p.22

¹⁴⁵ p.22

¹⁴⁶ p.285

contribué à briser le carcan de la relégation de la femme à des tâches essentiellement domestiques.

De fait la philosophie, activité intellectuelle par excellence devient une possibilité pour la femme. Notons que la philosophie selon Platon (1969 ¹⁴⁷) « est le bien le plus précieux que le genre humain ai reçu ». Si la philosophie constitue la meilleure chose qui soit arrivée à l'humanité toute entière, y avoir accès, constitue pour la femme encore plus , un attribut, d'une valeur inestimable.

Et cela TANELLA Boni l'a très vite compris et s'est engagée pour parvenir au firmament de cette triptyque à son égard : Tanella Boni : l'universitaire, la féministe, la citoyenne du monde. L'ensemble de ses écrits le traduit éloquemment et bien plus son ouvrage « *Là où il fait si clair en moi* ». qui est d'ailleurs l'objet de notre attention à l'occasion de la présente réflexion . On peut remarquer qu'elle ouvre cet ouvrage par une pensée de Denis Diderot relative à la condition féminine en ces termes «< Ou les femmes se taisent ou souvent elles ont l'air de n'oser dire ce qu'elles disent »C'est à juste titre qu'elle affirme dès l'entame de cette œuvre, « les mots sont mes armes préférées » (TANELLA Boni 2017 ¹⁴⁸) .Tenir les mots pour des armes, c'est s'inscrire dans la dynamique du dernier tournant linguistique notamment ce qu'il est convenu d'appeler la philosophie du langage ordinaire , qui met en avant la théorie des actes de langage .

2-La théorie des actes de langage

La théorie des actes de langage stipule que celui qui use du langage fait quelque chose. Elle fait reposer ainsi l'analyse de la signification linguistique sur le complexe d'attitudes et leurs contextes d'émergence, dont l'observation ou la description pure concourt à la compréhension de l'usage du langage. C'est ainsi qu'elle (théorie des actes de langage) propose de définir les comportements langagiers sur la base des actions c'est-à-dire de définir des catégories d'expression par rapport aux règles pratiques qui régissent leur utilisation. Dans ce sens, l'intérêt de la question relative à la signification se trouve

¹⁴⁷47 b

¹⁴⁸.P.9

modifié. Elle n'est plus « qu'est-ce que tu signifies avec tes énoncés ? ». Elle devient « que fais-tu avec tes énoncés ? ». Dans cette nouvelle perspective, on assiste à l'avènement d'un nouvel argument qui se veut pragmatique et sur lequel repose la valeur essentielle de la proposition en particulier et du langage en général. La position que les tenants de ce tournant linguistique adoptent en faveur de cet argument pragmatique, consacre toute l'originalité de leur œuvre à travers la théorie des énoncés performatifs avec laquelle la proposition est perçue, non plus comme un objet logique isolé, mais comme un véritable « acte de langage ». Cette théorie insiste sur le fait que la performativité est une propriété du langage. Elle rétablit la légitimité d'un type de proposition autres que descriptives : les propositions performatives. On en vient au rôle pragmatique du langage. C'est d'ailleurs l'argument de B. Malinowski (1935,¹⁴⁹) selon lequel « la fonction principale du langage n'est pas d'exprimer la pensée, ni de dupliquer des processus mentaux, mais plutôt de jouer un rôle pragmatique actif dans le comportement humain ». Selon un tel argument, la parole est à la fois le sortilège qui égare la pensée et l'antidote qui l'en délivre certes, mais on fait des choses avec les mots. En effet, les mots ont une force et une efficacité. Cette réalité est plus que réelle dans l'œuvre de Tanella Boni (2017¹⁵⁰) lorsqu'elle écrit « les mots sont mes armes préférées ». C'est dire que l'usage quotidien des mots n'est pas purement neutre et « constatif », mais plutôt efficace et donc performatif Elle épouse parfaitement la définition qu'Austin, un des tenants principaux de ce courant linguistique, donne de cette dernière catégorie. Il dit en substance :

« L'énonciation de la phrase est l'exécution d'une action (ou une partie de cette exécution) qu'on ne saurait, répétons-le, décrire 'tout bonnement' comme étant l'acte de dire quelque chose (...) Nous devrions considérer (...) des cas et des acceptions dans lesquels dire quelque chose, c'est faire quelque chose » (Austin, 1970¹⁵¹).

¹⁴⁹ .p.32

¹⁵⁰ .p.8

¹⁵¹ p.47

Austin est l'inventeur de la théorie des actes de langage (Speech acts). Cette théorie, bien connue car elle a été présentée de façon accessible dans de nombreux ouvrages et dans toutes sortes de champs, ne peut en fait être séparée des autres écrits d'Austin, et en particulier de ses articles sur la « Vérité » (Truth), « Feindre » (Pretending), « Plaidoyer pour les excuses » (A plea for excuses) et « comment parler » (How to talk). Avec Austin, on n'a pas seulement une théorie des actes de langage, mais aussi une théorie de la vérité, de la signification et de ce que c'est que "dire" quelque chose (ou « vouloir dire »). On dira en effet que l'idée d'acte de langage ne concerne pas seulement la pragmatique. Comme le montre l'œuvre de son successeur le plus fidèle, C. Travis (2003), c'est l'invention des performatifs et de la dimension illocutionnaire de nos énoncés qui permet de mettre en cause pour l'ensemble de nos énoncés, l'idée d'un rapport univoque entre les mots et le monde. Chez Austin, l'invention des actes de langage est indissociable d'une théorisation générale du rapport du langage au monde. On pourrait ici évoquer une excellente et représentative lecture de Austin faite par F. Recanati (1981¹⁵²) à travers les propos ci-après :

en énonçant sérieusement une phrase, dans une situation de communication, un locuteur accomplit selon Austin un certain type d'acte social défini par la relation qui s'établit, au moyen de l'énonciation entre le locuteur et l'auditeur

Et d'emblée, Austin est inscrit à l'intérieur d'une problématique que définissent les trois termes : 1/situation de communication, 2/acte social, 3/ relation établie au moyen de l'énonciation. Un des grands mérites de Recanati est son attention sans faille à la lettre des écrits d'Austin : on peut se demander comment il peut, ici définir l'acte de langage dans des termes communicationnels et institutionnels, voire ontologiques (la relation est établie au moyen de l'énonciation). Par exemple, un père fait une promesse à son enfant. Un effet spécifique résulte de ce processus, tout à fait étranger à ceux que suscite l'expression d'une communication d'un homme à son enfant ou d'une demande carrément. La promesse crée un lien particulier entre

¹⁵². p.19

deux personnes, en vertu duquel, pour l'exprimer très grossièrement, la première peut exiger quelque chose et le second est contraint à l'accomplir ou à l'accorder. Ce lien apparaît comme la conséquence et aussi bien comme le produit de la promesse. D'après son essence même, elle tolère n'importe quel délai. Toutefois, une nécessité immanente la pousse à trouver une fin ou une résolution. Nous voyons plusieurs chemins qui conduisent à cette résolution. Le contenu de la promesse est réalisé : de cette façon, cette relation semble avoir trouvé sa fin naturelle. La promesse établit un lien en vertu duquel, il y a (en particulier) une obligation d'accomplir ou produire une action. Cette action se veut la fin, la réalisation de la promesse dont l'énonciation est le moyen. L'acte (promettre), crée une situation (lien).

Mais cette création n'est pas la seule action impliquée puisqu'il reste à réaliser le contenu de la promesse (la chose promise). Recanati (1981¹⁵³) dans cette même veine poursuit un peu plus loin : En disant « rentre à la maison tout de suite ! » Ou « quelle heure est-il ? », je ne décris pas la réalité : je donne un ordre à mon interlocuteur, ou je lui pose une question. Ces énoncés n'étant pas constatifs, ne sont ni vrais, ni faux ; ils ne reflètent pas une réalité préexistante, mais en constituent une nouvelle dont un énoncé constatif pourra, ensuite, rendre compte (« il m'a ordonné de rentrer à la maison », « il m'a demandé l'heure... »). C'est donc dire qu'il y a bien des énoncés qui ne reflètent (représentent) pas la réalité. Il en ressort que la mise en cause de la fonction descriptive du langage est bien le point de départ de la théorie austinienne des actes de langage.

Tout se passe comme si Austin revendique l'invention de quelque chose de totalement nouveau, inaperçu. Il est auteur d'une découverte quasiment au sens empirique d'un phénomène : comme s'il s'agissait d'un phénomène de la nature, qui aurait toujours été là (on peut y voir une dimension réaliste commune et familière à tous). Quelque chose que l'on a toujours eu sous les yeux, mais à quoi on n'a pas toujours prêté attention : la description de la découverte des performatifs, comme en général celle des phénomènes du langage ordinaire. Autrement dit, le pouvoir du langage et le statut des mots étaient

¹⁵³ p.82

pourtant sous nos yeux comme il est bien perceptible dans l'œuvre de Tanella Boni en général et particulièrement dans « *Là où il fait si clair en moi* ». En témoigne les propos suivants :

Seuls les mots te proposent

La longue marche

Vers la dernière oasis

Où étancher ta soif (Tanella Boni , 2017¹⁵⁴) .

Austin (1970 ¹⁵⁵) dira dans cette perspective : « le phénomène à discuter est en effet très répandu, évident et l'on ne peut manquer de l'avoir remarqué, à tout le moins ici ou là. Il me semble toutefois qu'on ne lui a pas encore accordé suffisamment attention ». Ainsi Austin a non seulement l'impression de faire une découverte, celle d'un phénomène spécifique, mais de faire la découverte d'un mode particulier de la découverte : celle de quelque chose qui a toujours été là et qu'on a toujours vu sans vraiment le voir. Cette attention particulière au phénomène rendu invisible par sa répétition même constitue la découverte : une découverte qui n'est donc pas théorique au sens strict. C'est là exactement ce qu'Austin trouve dans l'examen des usages ordinaires : la découverte d'une richesse inaperçue, qui constitue ainsi un nouveau "donné" pour la philosophie. Ce donné, pour lui, c'est le langage, non comme corps constitué d'énoncés ou de mots, mais comme lieu d'accord sur ce que nous dirions quand. À cet effet, dit-il en substance : Pour moi, la chose essentielle au départ est d'arriver à un accord sur la question « qu'est-ce que nous dirions quand » (...) si longtemps que cela prenne, on peut y arriver néanmoins, et sur la base de cet accord, sur ce donné, sur cet acquis, nous pouvons commencer à défricher notre petit coin de jardin. J'ajoute que trop souvent, c'est ce qui manque en philosophie : un datum préalable sur lequel l'accord puisse se faire au départ. Nous ne prétendons pas par-là découvrir à travers Austin toute la vérité qui existe concernant toute chose. Nous découvrons simplement les faits que ceux qui se servent de notre langue depuis des siècles ont pris la

¹⁵⁴ .p.14

¹⁵⁵ .p.41

peine de remarquer ; ce qu'ils ont retenus comme dignes et conservés dans le courant de l'évolution de notre langue. Il y a là une position qu'Austin défend et qui se distingue de la philosophie du langage classique de la « première analyse », représentationnaliste et fondée sur la formulation ou ce que l'on peut appeler enrégimentement. Pour Austin, en effet, le langage comme donné contient tout ce dont nous avons besoin. Il dira par conséquent,

Le langage ordinaire contient toutes les distinctions que les humains ont jugés utiles de faire, et toutes les relations qu'ils ont jugées utiles de marquer au fil des générations et qui sont certainement (...) plus subtiles que celles que nous pourrions, vous ou moi, trouver, installés dans un fauteuil par un bel après-midi-alternative méthodologique la plus appréciée (Austin, 1962 ¹⁵⁶).

C'est la notion de distinction opérée par le langage lui-même qui instaure la communauté du langage et du monde et fait du langage un donné dont l'observation et la description sont notre seule voie d'accès au réel. On comprend, dans cette optique le passage énigmatique du « Plaidoyer pour les excuses » sur « la phénoménologie linguistique ». Pour Austin (1962, ¹⁵⁷), quand nous examinons ce que nous dirions quand, quels mots employer dans quelle situation, encore une fois, nous ne regardons pas seulement les mots mais également les réalités dont nous faisons usage des mots pour parler ; nous nous servons de la conscience affinée (sharpened) que nous avons des mots pour affiner notre perception, mais pas comme arbitre ultime des phénomènes. C'est pourquoi je pense qu'il vaudrait mieux utiliser pour cette façon de faire de la philosophie, un nom moins trompeur que ceux du genre « phénoménologie linguistique ». Il n'en reste pas moins qu'Austin explore des faits de langage microscopiques et inaperçus. C'est d'ailleurs à bon escient qu'il démarre *Quand dire c'est faire* en isolant une catégorie d'énoncés ou plus spécifiquement un phénomène évident mais auquel on n'a pas accordé suffisamment attention. Dire qu'il y a des actes de langage, ce n'est pas une thèse : c'est l'observation d'un phénomène auquel la philosophie n'a pas

¹⁵⁶ -p.182

¹⁵⁷ .p.182

vraiment fait attention, et même la philosophie du langage-surtout elle, car le paradigme dominant de la philosophie du langage associe le sens d'un énoncé à la représentation d'un état de chose. Austin attaque le représentationalisme sur lequel se fonde toute la philosophie du langage issue de Frege. Il veut d'abord rompre avec l'idée qu'il nomme « illusion descriptive », à savoir que la fonction première du langage serait de décrire des états de choses. Un grand nombre d'expressions linguistiques sont utilisées à d'autres fins que de décrire la réalité, et seule la prégnance du modèle représentationaliste a fait négliger ce fait. Donc, il ne s'agit pas seulement pour Austin de l'isolation d'un phénomène spécifique, caractérisant certains énoncés rituels un peu bizarres, mais d'un caractère général de ce que nous disons. Il donne comme exemple dans « Other Minds », les énoncés comme « je sais que... », lesquels ne servent pas à rapporter un caractère supplémentaire de la réalité observée, mais à indiquer les circonstances dans lesquelles l'affirmation est faite. Pour Austin, les énoncés ne représentent pas : cette thèse est explicite dans son essai sur la Vérité où il critique le *Tractatus* de Wittgenstein, mais aussi dans « Other Minds » : Supposer que « je sais » est une expression descriptive. C'est un exemple de l'illusion descriptive (descriptive fallacy) si commune en philosophie. Même si une partie du langage est maintenant purement descriptive, le langage ne l'était pas à l'origine et en grande partie ne l'est toujours pas. L'énonciation de phrases rituelles évidentes, dans les circonstances appropriées, ce n'est pas "décrire" l'action que nous faisons, mais la faire (I do) (Austin, 1962¹⁵⁸).

Dès lors les énoncés performatifs qu'Austin dépeint dans sa première conférence de *Quand dire c'est faire*, ne décrivent pas des faits. Leur énonciation (utterance) est l'accomplissement d'un acte. Le caractère remarquable des performatifs, c'est qu'ils sont des énoncés qui sont aussi des actes, pas des énoncés qui décrivent quelque chose (comme un état de choses empiriques), mais pas non plus de simples exclamations ou expressions d'une prise de position émotive ou psychologique quelconque. « On en est venu à penser communément qu'un grand nombre d'énonciation qui ressemblent à des affirmations

¹⁵⁸ .p.103

ne sont pas du tout destinées à rapporter ou à communiquer quelque information pure et simple sur les faits (...) » (Austin, 1970¹⁵⁹). Pour Austin, ici, il s'agit de montrer que le langage fait autre chose que décrire, même lorsqu'on a affaire à des phrases d'allure grammaticalement normale. Ce point constitue une critique forte du modèle représentationaliste, et de l'idée que la première fonction du langage soit de décrire. Austin (1970¹⁶⁰) considère que « les philosophes ont trop longtemps supposé que le rôle d'une affirmation (statement) ne pouvait être que de décrire un état de choses ou d'« affirmer un fait » quelconque, ce qu'elle ne saurait faire sans être vraie ou fausse ». On peut encore noter ici une critique de toute interprétation purement mentaliste de l'acte de langage. Elle (critique) met l'accent sur le point où le performatif est un acte et pas la description d'un acte. C'est donc la mise en cause du paradigme descriptif de la philosophie du langage que sert dans un premier temps, la découverte du performatif. On le voit bien avec les premiers exemples bien connus d'Austin (1970¹⁶¹), qui sont purement des actions : Je baptise ce bateau le "Queens Élisabeth" Je donne et lègue ma montre à mon frère Je vous parie six penses qu'il pleuvra demain On voit clairement, dit Recanati (1981¹⁶²), qu'il s'agit d'énoncés qui grammaticalement, ressemblent à des affirmations, mais ne "décrivent", ne "représentent" aucun fait, ne sont ni vrais, ni faux, tout en étant parfaitement correctes". Leur caractéristique fondamentale est que leur énonciation équivaut à l'accomplissement d'un acte. C'est pourquoi Austin les a nommés "performatifs. Dire « je baptise ce vaisseau... » dans les circonstances appropriées, c'est accomplir l'acte de baptiser le bateau. « Quand je dis à la mairie ou à l'autel, etc. « Oui (I do), je ne donne pas une information sur un mariage, je me laisse aller à me marier (i'm not reporting on a marriage, i'm indulging in it) » Austin (1970¹⁶³). On voit dans cette note que la découverte du performatif est loin d'être un phénomène isolé, amusant ou exotique, un « rituel désacralisé » dit Ducrot (1980¹⁶⁴) ..Mais elle est plutôt une

¹⁵⁹ p.38

¹⁶⁰ p.37

¹⁶¹ p.41

¹⁶² p.99

¹⁶³ p.41

¹⁶⁴ p.31

mise en cause d'ensemble de l'idée du langage comme descriptif. Cette mise en cause sonne comme le fer de lance de la théorie des actes de langage que l'on peut rencontrer au cœur de « *Là où il fait si clair en moi* ».

3-Le pouvoir du langage dans « *Là où il fait si clair en moi* » : ce que les mots font

La théorie des actes de langage est une analyse linguistique menée par Austin et Searle en vue de montrer que le langage n'est pas utilisé à des seules fins de descriptions. Les mots visent tout aussi à agir sur l'environnement, à transformer la réalité. Il apert de préciser que la théorie se caractérise par deux distinctions essentielles. Il s'agit des distinctions entre les énoncés dits constatifs et les énoncés performatifs puis celles des actes locutionnaires, les actes illocutionnaires et les actes perlocutionnaires. De son insatisfaction d'avoir montré que l'affirmation est un acte de parole qui a des conditions pragmatiques, Austin va expliciter le caractère d'acte de la parole. Il y parvient à déterminer au moins trois façons pour la parole de faire des choses – trois façons qui correspondent à trois perspectives prises sur un énoncé (et non pas à des qualités ontologiques distinctes). Il s'agit de trois actes accomplis par tout énoncé réussi : i) un acte locutionnaire ; ii) un acte illocutionnaire ; iii) un acte perlocutionnaire. Ces trois actes correspondent à trois dimensions de tout énoncé réussi. i) L'acte locutionnaire est celui qui est accompli lorsqu'un énoncé réussit à dire quelque chose, c'est-à-dire à avoir un sens et une référence. Cette caractérisation surprenante se comprend dès lors qu'on se souvient que la conception austinienne de la signification est elle-même pragmatique et contextuelle. En effet, selon Austin, il n'y a pas de signification en soi ; bien plutôt un énoncé ne gagne un sens déterminé qu'à être inscrit dans une activité donnée, orientée par certains objectifs. Abstraitement, un énoncé n'a qu'une signification générale, relativement indéterminée et c'est son utilisation contextuelle, selon certaines conventions, qui le dote d'un sens précis en lui donnant une référence précise : une référence historique. Autrement dit, un énoncé donné ne parle du monde qu'à être utilisé d'une certaine façon pour en parler selon certains objectifs.

Pour résumer, on peut dire que l'acte locutionnaire est celui qui donne un contenu à un énoncé ; mais ce contenu se nourrit par un usage situé de l'énoncé dans un contexte donné et relativement à certains objectifs. Ce contenu à tout crin se spécifie également par la référence qu'il permet de désigner lors de cet usage. Ainsi l'acte locutionnaire est précisément un acte en ce sens qu'il vise à dire quelque chose de précis. On comprend également qu'il ne peut pas totalement être distingué, en tant qu'il résulte d'une pratique spécifique, du deuxième type d'acte fait par un énoncé : ii) L'acte illocutionnaire, qui est l'acte qui correspond à la dimension performative de l'énoncé : c'est l'acte qui est fait en disant quelque chose au moyen de l'acte locutionnaire et qui ne correspond plus à une réalisation sémantique. Il ne s'agit plus (seulement) par son moyen de dire quelque chose, mais bien d'accomplir quelque chose dans le monde pour le modifier (d'une façon qui reste à spécifier).

[...] nous nous interrogeons sur le point de savoir si tels mots (telle locution) ont valeur de question, ou s'il faut les prendre comme une opinion, etc. C'est l'acte effectué en ce deuxième et nouveau sens que j'ai appelé : acte « illocutoire » : il s'agit d'un acte effectué en disant quelque chose, par opposition à l'acte de dire quelque chose. Je nomme l'acte réalisé une illocution et me référerai à la doctrine des différents types de fonctions du langage en question ici comme la doctrine des « valeurs/forces illocutoires » (Austin, 1962, ¹⁶⁵).

L'acte illocutionnaire ou illocutoire est identifié de par la fonction qu'il sert à accomplir : un ordre ou une promesse, une affirmation ou un baptême, etc. Il est fait en disant quelque chose, même s'il excède largement ce qui est dit (l'acte locutoire ou illocutionnaire), en ce sens qu'il produit des effets spécifiques :

[...] cet acte illocutoire [...] est lié en divers sens à la production d'effets : 1) Un acte illocutoire n'aura pas été effectué avec bonheur, ou avec succès, si un certain effet n'aura pas été produit. Cela ne signifie pas pour autant que l'acte illocutoire soit lui-même la production d'un certain effet.

¹⁶⁵ p.18

Simplement on ne peut pas dire que j'ai averti un auditoire s'il n'a pas entendu ce que j'ai dit ou ne l'a pas pris en un certain sens. Un effet doit être produit sur l'auditoire pour qu'un acte illocutoire puisse être exécuté. [...] L'effet consiste généralement à provoquer la compréhension de la signification et de la valeur de la locution. [...] 2) Il ne faut pas confondre la façon dont l'acte illocutoire « prend effet » avec la production de conséquences, au sens d'entraîner de façon « normale » tel ou tel état de choses, c'est-à-dire au sens d'un changement dans le cours habituel des événements. Ainsi, « Je baptise ce bateau le Queens Elizabeth » a pour effet de nommer ou de baptiser ce bateau [...] 3) Nous avons dit que nombre d'actes illocutoires appelaient par convention une « réponse » ou une suite [...] (Austin, 1962¹⁶⁶).

L'acte illocutoire est donc précisément un acte, d'une part parce qu'il a des effets spécifiques ; et, d'autre part, en ce qu'il est dans une relation « interne » avec l'effet qu'il produit – effet qu'il obtient par la reconnaissance de son statut. En effet, l'acte illocutoire n'est l'acte qu'il est que s'il obtient un effet spécifique. Par exemple, l'acte de promettre n'accomplit une promesse que s'il est pris comme une promesse et si, entre autres choses, il crée, ce faisant, un engagement à tenir ce qui est promis. Cependant, un acte d'affirmation n'accomplit une affirmation que s'il est pris comme une affirmation et si, entre autres choses, il m'oblige à dire ce qui est. Et l'action est précisément identifiée par cette relation interne, c'est-à-dire par une nécessité d'entraîner un certain nombre de choses – donc en définitive, par une normativité propre. Or c'est précisément cette normativité propre de l'acte illocutoire, qui explicite la structure téléologique propre de l'action illocutoire, et qui le distingue du troisième type d'acte. iii) Il s'agit de : l'acte perlocutoire, qui est l'obtention de certains effets par le fait de dire quelque chose.

En identifiant un acte perlocutoire ou perlocutionnaire, Austin ne fait jamais qu'intégrer dans sa terminologie les effets rhétoriques du langage, découverts par les Anciens et relégués aux oubliettes par une

¹⁶⁶ p.19

bonne partie de la philosophie analytique. L'acte perlocutoire est en effet l'acte réalisé au moyen de l'usage du langage ; mais c'est l'acte qui lui est consécutif, sans le suivre nécessairement. Ainsi, en disant que je promets de faire la vaisselle, je peux, entre autres effets, soulager ma compagne. J'effectue alors (a) l'acte locutoire de dire quelque chose, disant cela j'accomplis (b) l'acte illocutoire de faire une promesse, et suite à ces deux actes, j'accomplis (c) l'acte de rassurer ma compagne. Dans le cas (c), il s'agit bien d'un acte en ce sens qu'il entraîne une conséquence sur autrui – conséquence dont le locuteur est bien responsable. Et il s'agit bien d'un acte fait par le langage. Toutefois, cet acte (c) n'est pas dans une relation interne avec son effet, mais dans une simple relation externe ou de contingence : le fait que je rassure ma compagne en promettant de faire la vaisselle ne s'ensuit pas nécessairement. En disant la même chose, je pourrais très bien l'effrayer, la faire rire, l'amener à douter de mon état mental, etc. Car les conséquences obtenues dépendent non pas d'une normativité interne à l'acte, mais de circonstances extérieures – en l'occurrence, de la psychologie de ma compagne, de nos rapports, de notre histoire, de sa culture à elle .etc. Autrement dit, l'acte perlocutoire n'identifie qu'un usage du langage qui dépend des capacités propres de chacun et que l'on ne peut par conséquent pas, selon Austin, formaliser.

Cette analyse des actes de langage met en avant le statut que les mots peuvent revêtir et le pouvoir que regorge le langage. La réalité selon laquelle les mots agissent est plus que manifeste dans de « *Là où il fait si clair en moi* ». On y lire :

Seuls les mots te proposent

La longue marche

Vers la dernière oasis

Où étancher ta soif

Tu n'as pas d'autres armes que les mots

Sentinelles et veilleurs d'espoir (...) (Tanella Boni, 2017 ¹⁶⁷),

¹⁶⁷ p.14

Ces propos traduisent éloquemment ce que représentent les mots et à quel point leur aspect perlocutoire peut s'avérer vif et efficace. Elle présente même les mots comme l'unique moyen pour remplir les objectifs que l'on peut s'assigner. Le domaine politique n'échappe pas à cette force que constitue le langage lorsqu'elle écrit :

La mer des discours est si difficile (...)

Et le cours du miel grimpe

Parmi les mots et les verbes du

Discours politique (Tanella Boni , 2013 ¹⁶⁸) .

Ce qui signifie que les mots sont manipulés à toutes fin utile dans le champ politique. On leur donne une connotation "sucrée " d'où l'expression "cours du miel" pour assouvir ses desseins politiques. Tout se passe comme si la vie quotidienne des hommes est mue par les mots qui la traversent de part et d'autre au point qu'elle écrit :« La vie qui chante danse s'abreuve de mots .De mots couleur d'eau chaque jour que Dieu fait » (Tanella Boni, 2017 ¹⁶⁹) .

Les mots auraient même des couleurs comme pour signifier que le langage procède des circonstances de son usage. L'on se doit de l'adapter aux réalités communicationnelles dans le sens où son impact sur l'homme et son environnement est plus qu'expressif.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, il convient de retenir que dans « *Là où il fait si clair en moi* » le langage doit avant tout se comprendre dans sa dimension pragmatique. Les mots sont d'abord des actes et ne se contentent pas de dire le monde : ils se modélisent notamment sous forme d'actes de langage, qui font des choses (multiples) en ce sens qu'ils entretiennent des relations internes avec leurs effets et qu'ils déterminent de manière normative un certain nombre de comportements subséquents en engageant le locuteur. Mais si, comme nous l'avons noté dans notre cheminement, tout acte de langage n'est

¹⁶⁸ p.86

¹⁶⁹ p.76

efficace que par sa force, son pouvoir dans un contexte donné, alors il est probable que son efficacité soit étendue à l'ensemble des activités quotidiennes de l'homme. Avec Austin, il existe une efficacité du langage qui soit uniquement linguistique : la performativité est en effet cette propriété qu'ont les énoncés de faire des choses. C'est pourquoi Austin considère que le langage a une force. Les effets illocutoires en sont d'ailleurs la preuve. Il convient donc de considérer que le langage sert à accomplir certaines choses et a de multiples effets dans la communauté des hommes.

Références bibliographiques

AUSTIN John Langshaw (1962), « *La vérité* » (*Truth*), « *Feindre* » (*Pretending*), « *Plaidoyer pour les excuses* » (*A plea for excuses*), « *Comment parler* » (*How to talk*) in *Philosophical Papers*, Oxford-New York, Clarendon Press ; trad.fr.par L. Aubert et A.L.Hacker, *Écrits philosophiques*, (1994), Le Seuil, Paris.

AUSTIN John Langshaw (1962), *How to do Thing with words*, Oxford-New York, Clarendon Press, Trad.Fr par G. Lane, *Quand dire c'est faire*, (1970), Le Seuil, Paris.

BRONISLAW Malinowski (2002), *Les jardins du corail*, la Découverte & Syros, Paris.

CAVELL Stanley (2001), « *La passion* », Trad. P.E. Dauzat, dans *Quelle philosophie pour le XXI^e siècle ? L'organon du nouveau siècle*, Gallimard-Centre Pompidou, Coll. « Folio-Essais », Paris.

Collin (F.), Pisier (E), Varikas (E) (2011), *Les femmes de Platon à Derrida, Anthologie critique*, Dalloz, Paris.

Hadot (P) (1995), *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*. Gallimard, Paris.

Pietra (R) (1997), *Les femmes philosophes de l'Antiquité gréco-romaine*, l'harmattan, Paris.

Platon (1964), *Le Banquet*, Trad. E. Chambry, Gallimard, Paris.

Platon (1967), *Ménexène*, Trad. E. Chambry, Garnier Frères, Paris.

Platon (1969), *Timée*, Trad. E. Chambry, Gallimard, Paris.

RECANATI François (1981), *Les Énoncés performatifs*, Le Seuil, Paris.

SAMB Djibril (2019), *L'heure de philosopher la nuit et le jour, Quand philosopher c'est vivre*, L'harmattan, Dakar-Sénégal.

Tanella Boni (2017), *Là où il fait si clair en moi*, Editions Bruno Doucey, Paris.

TRAVIS Charles (2003), *Les liaisons ordinaires*, Vrin, Paris.

C
O
L
L
E
C
T
I
O
N

P
L
U
R
A
X
E
S
/
M
O
N
D
E